

PHILOSOPHIA SCIENTIÆ

JEAN-MICHEL ROY

Intuition et description : Husserl face au tribunal russellien

Philosophia Scientiæ, tome 1, n° 3 (1996), p. 37-59

http://www.numdam.org/item?id=PHSC_1996__1_3_37_0

© Éditions Kimé, 1996, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « *Philosophia Scientiæ* » (<http://poincare.univ-nancy2.fr/PhilosophiaScientiæ/>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

**Intuition et description :
Husserl face au tribunal russellien**

Jean-Michel Roy

*Université Michel de Montaigne (Bordeaux III)
UFR de Philosophie*

Résumé. Cette étude répond à un double souci : approfondir à la fois l'analyse du rôle joué par la théorie logique de la signification dans la phénoménologie de Husserl et la confrontation de cette dernière avec la philosophie analytique classique dont elle est contemporaine. Elle s'efforce dans cette perspective de résoudre le problème suivant : la phénoménologie husserlienne, en tant que connaissance de type descriptif, reste-t-elle possible si la théorie russellienne des descriptions est juste ?

Russell est en effet célèbre pour avoir proposé une analyse logique de la description considérée par certains comme la plus sûre et la plus belle réalisation de la philosophie analytique et qui remet directement en cause le type d'analyse de la signification prônée par Husserl, fort proche sur ce point de Frege. Dès lors la question se pose légitimement de savoir si la conception husserlienne de la connaissance descriptive, et donc la possibilité même de la phénoménologie telle que la conçoit Husserl, se trouve remise en cause dans l'hypothèse où l'analyse logique de Russell est vraie.

L'article lui apporte une réponse négative et tente de faire valoir que, malgré les apparences, l'incontestable opposition qui existe entre les conceptions husserlienne et russellienne de la connaissance descriptive dérive pour l'essentiel de décisions proprement épistémologiques sur l'étendue de l'intuition, et que pour autant qu'elle ait puisé également sa source dans l'analyse logique de la signification, elle ne doit rien à la théorie russellienne des expressions descriptives *stricto sensu*, mais seulement à son refus de distinguer entre sens et référent.

Abstract. The article is motivated by two general concerns: developing a better understanding of the role played by the logical analysis of signification in Husserl's Phenomenology as well as a more detailed confrontation between this phenomenology and the theories of classical Analytical Philosophy. In this perspective it tries to answer the following question: does Husserlian Phenomenology, as a special type of descriptive knowledge, remain possible if Russell's theory of descriptions is correct?

Indeed Russell is famous for having propounded a logical analysis of descriptions sometimes considered as the best achievement of analytical philosophy and claiming to stand in direct opposition with the kind of general semantic analysis defended by Husserl, who was very close to Frege on this subject. Consequently it is a legitimate question to ask whether Husserl's conception of descriptive knowledge, and therefore the very possibility of phenomenology as he understood it, is threatened by Russell's logical analysis in case it is true.

A negative answer is advocated. It is firstly argued that, appearances notwithstanding, the undeniable incompatibility between the Husserlian and the Russellian conceptions of descriptive knowledge derives for the main part from purely epistemological considerations regarding the power of human intuition; and secondly that, in the extent to which this incompatibility is also rooted in the logical analysis of signification, it is not a consequence of Russell's views about descriptive expressions *stricto sensu* but only of his general rejection of the meaning/reference distinction.

Il y a d'évidentes raisons à ce que l'examen des rapports entretenus par la philosophie et la logique au tournant de ce siècle ait privilégié l'étude du logicisme frégeen et russellien au détriment de la phénoménologie et du pragmatisme. D'une part en effet, c'est au logicisme plus qu'au pragmatisme, et bien entendu à la phénoménologie, que nous sommes redevables de l'invention de la logique mathématique ; et d'autre part, c'est lui aussi qui a

revendiqué le lien le plus étroit entre la philosophie et la logique en assimilant la démarche philosophique elle-même à l'analyse logique. Les déclarations à cet effet de *Our Knowledge of the External World*, où Russell se campe d'ailleurs en héritier direct de Frege, sont suffisamment célèbres :

Tout problème philosophique une fois soumis à l'analyse et à la purification nécessaires, s'avère ou bien ne pas être philosophique du tout, ou bien, au sens où nous prenons le mot, être logique.
[Russell 1914, ma traduction]

Pour parvenir à une meilleure compréhension des relations que la phénoménologie husserlienne entretient quant à elle avec la logique, il semble indispensable de poursuivre deux axes complémentaires d'investigation. L'un en quelque sorte interne qui, contre l'approche essentiellement ontologique ayant dominé la lecture française de l'husserlianisme, prenne toute la mesure de son enracinement dans le projet initial de construire une logique pure, projet qui lui-même trouve sa source dans un souci de fondation de la connaissance mathématique et de l'arithmétique. Et l'autre, en quelque sorte externe, qui s'efforce de confronter de manière plus systématique la phénoménologie de Husserl avec la révolution logique dont elle a été contemporaine tout en l'ignorant largement, et notamment avec le logicisme qui est au coeur de cette révolution. Pour importants que soient les travaux essentiellement anglo-saxons qui se sont orientés dans cette direction, tels ceux de J.N. Mohanty ou de Dagfinn Føllesdal, ils invitent aujourd'hui à être poursuivis.

C'est dans cette double voie à la fois interne et externe que je souhaite m'engager ici, en essayant de déterminer si les théories husserlienne et russellienne de la connaissance descriptive sont compatibles l'une avec l'autre.

Catégorie centrale de l'épistémologie phénoménologique, puisque la phénoménologie elle-même se trouve définie comme une science descriptive d'un certain type, la notion husserlienne de connaissance descriptive repose en effet sur une théorie logique de la signification qui se trouve directement remise en cause par la célèbre analyse logique des descriptions sur la base de laquelle Russell développe à son tour un concept non moins central pour son épistémologie de connaissance descriptive. Or il est naturel d'imaginer qu'une opposition au niveau du fondement logique des théories épistémologiques de la connaissance descriptive de Husserl et Russell débouche sur une opposition entre ces théories elles-mêmes. C'est la validité de cette hypothèse que les pages qui suivent se proposent très précisément de soumettre à l'examen. En d'autres termes, les théories husserlienne et russellienne de la connaissance descriptive sont-elles incompatibles, et le cas échéant, cette

incompatibilité est-elle la conséquence directe de l'opposition entre les analyses logiques de la signification auxquelles elles font respectivement appel, ou résulte-t-elle au contraire de divergences proprement épistémologiques ?

Le principal enjeu d'un tel examen, qui illustre de façon claire quoique complexe la double approche interne et externe prônée ci-dessus, est de mesurer le degré de vulnérabilité de la phénoménologie husserlienne à cette innovation majeure de la logique de son temps qu'est la théorie russellienne des descriptions. Il doit en effet permettre de déterminer si le type de connaissance descriptive que met en oeuvre la phénoménologie husserlienne, et par là le projet tout entier de cette phénoménologie, demeure possible si Russell a effectivement raison contre Husserl pour ce qui est de l'analyse logique de la signification ; en bref, si la conception husserlienne de la connaissance descriptive est elle-même compatible avec la théorie russellienne des descriptions.

La question soulevée est cependant trop vaste et trop complexe pour qu'il soit possible de la traiter ici autrement que sous une forme condensée et donc simplifiée. Aussi, en premier lieu, la confrontation sera-t-elle limitée à la réflexion sur la connaissance descriptive développée par Husserl et Russell entre 1900 et 1913, période à cet égard — comme à beaucoup d'autres d'ailleurs — cruciale pour chacun des deux auteurs. En second lieu, la question générale des rapports entretenus dans leurs oeuvres respectives par la théorie de la connaissance et la logique, à la résolution de laquelle se trouve suspendu le plein éclaircissement de leur fondation de la théorie de la connaissance descriptive sur l'analyse logique de la signification, ne pourra être abordée que de façon superficielle. En dernier lieu enfin, l'opposition entre leurs théories logiques de la signification ne sera pas démontrée, mais simplement posée à titre d'hypothèse de travail.

1. La théorie husserlienne de la connaissance descriptive

1.1. La notion de science descriptive

C'est par le biais de la notion de science éidétique descriptive, au paragraphe 75 des *Idées I* [Husserl 1960], que se trouve principalement introduite chez Husserl une notion explicite de connaissance descriptive. Cette réflexion sur la science descriptive¹ se trouve notamment précisée

1 En fait les *Prolegomènes* [Husserl 1969a] font déjà appel à une notion de science descriptive. En effet, dans cet ouvrage Husserl assimile la notion de science à celle de théorie

dans le troisième volume des *Idées* [Husserl 1993, §§ 8 et 11, p. 71], en même temps qu'elle y est étendue aux sciences empiriques [ibid., § 11, p. 72-sqq]. Dans la mesure où l'eidétique descriptive constitue la forme paradigmatique de la science descriptive, et que son analyse suffit à ce titre à dégager le caractère essentiel de cette dernière, il suffira ici de rappeler les quatre propriétés distinctives que lui reconnaissent les paragraphes 71 à 75 de l'ouvrage de 1913, et qui sont dégagées à la faveur d'une confrontation systématique avec un second type de science eidétique, dit axiomatique ou mathématique. Cette confrontation porte sur quatre aspects essentiels d'une théorie scientifique : son fondement, sa problématique, sa méthode et son domaine.

Du point de vue du fondement, l'eidétique descriptive s'oppose à l'eidétique déductive comme une connaissance fondée de part en part immédiatement sur l'intuition à une connaissance qui n'est fondée que médiatement, c'est à dire déductivement, sur l'intuition. Tandis que celui qui décrit justifie constamment ses affirmations par ce que lui livre l'intuition, celui qui déduit les justifie au moyen de leur relation de conséquence logique avec des axiomes qui seuls bénéficient d'une justification intuitive immédiate.

Du point de vue de la problématique, la science descriptive n'a d'autre objectif que de constater et d'exprimer ce qui est. La science déductive essaie quant à elle d'expliquer ce qui est au moyen des mêmes rapports de conséquence logique qui assurent le bien fondé de ses énoncés. Husserl souscrit en effet pleinement au modèle nomologico-déductif de l'explication, en vertu duquel «toute connexion explicative est une connexion déductive» [Husserl 1969a, § 63]².

entendue comme système axiomatique, c'est à dire encore comme enchaînement déductif et explicatif de lois ayant pour axiomes une ou plusieurs lois homogènes. Or toutes les sciences ne satisfont pas à l'exigence d'unité déductive contenue dans ce concept rigoureux de science. C'est le cas en particulier des disciplines scientifiques telles que l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle, l'astronomie... qui sont composées de lois dont les fondements derniers sont hétérogènes, de sorte qu'elles ne doivent leur unité qu'au fait de s'occuper d'un seul et même type d'objets empiriques [cf § 64]. Mais, de l'aveu même de Husserl, les sciences ainsi dénommées n'accordent aucun rôle autre qu'auxiliaire à la description, dont il ne précise d'ailleurs pas la nature : «Il ne faudrait pas interpréter cette dénomination comme si les sciences descriptives ne visaient qu'à une simple description, ce qui irait à l'encontre du concept de science que nous avons pris pour norme» [cf § 64].

2 Voir aussi sur ce point le § 64, ainsi que la Préface des *Recherches* [Husserl 1969b, § 7 p 22]. Il est à noter que le caractère non explicatif de l'eidétique descriptive ne

Du point de vue de la méthode, l'eidétique descriptive se contente donc de chercher à obtenir des intuitions claires et une expression rigoureuse de tout ce qui est intuitionné ; «elle amène, écrit Husserl, les données intuitives des choses à une expression conceptuelle appropriée en respectant leurs caractères eidétiques donnés dans l'intuition» [Husserl 1960, 326]. La science déductive procède au contraire par construction de concepts à partir de concepts primitifs et par déduction de propositions à partir d'axiomes. Tandis que la méthode descriptive est tout entière subordonnée à la double tâche de bien voir et de bien dire ce que l'on voit, la méthode déductive l'est au contraire à celle d'anticiper légitimement sur l'intuition.

Enfin, l'eidétique descriptive se distingue de l'eidétique axiomatique par le fait que son domaine est composé d'essences anexactes, c'est à dire comportant une part d'indétermination, qui est d'ailleurs cela même qui la rend rebelle à l'axiomatisation. Les essences exactes qui constituent au contraire le domaine des sciences axiomatiques sont en outre des essences idéales, c'est à dire des essences auxquelles rien ne peut correspondre parfaitement au niveau des entités individuelles. En ce sens, une eidétique axiomatique, à la différence d'une eidétique descriptive, ne s'occupe pas des choses mêmes, mais d'une idéalisation de ces choses.

Il ressort de cette définition du concept spécifique de science descriptive eidétique, qu'une science descriptive en général se caractérise par le fait de recourir de façon quasi-exclusive à une opération de description, opération qui, à son niveau le plus essentiel, se définit simplement à son tour comme le fait d'exprimer linguistiquement ce qui est donné dans une intuition. Ce n'est donc pas le recours lui-même à la description, mais la primauté de ce recours qui fait la spécificité de la science descriptive. Une science descriptive est une science purement descriptive.

La particularité de cette eidétique descriptive qu'est la phénoménologie provient quant à elle du type de données qu'elle a pour charge de décrire, à savoir celles livrées par l'intuition eidétique immanente. Celle-ci est une intuition interne qui donne des essences de vécus, mais de vécus purifiés au préalable de toute position

l'empêche pas de chercher à établir des lois eidétiques. Dans le § 1 p. 83 d'*Idées III* [Husserl 1993], Husserl assigne clairement deux tâches à une eidétique descriptive : déterminer des essences — et par voie de conséquence fixer les concepts correspondant à ces essences ainsi que les termes par lesquels ces concepts se trouvent exprimés — puis dégager les lois ou connexions constantes qui unissent les essences ainsi déterminées.

d'existence naturelle³, et qui en outre les donne de façon adéquate, c'est à dire dans la totalité de leurs déterminations. La pureté de la description phénoménologique à laquelle Husserl fait si souvent allusion doit donc s'entendre en un triple sens : c'est une connaissance purement descriptive, de purs vécus, qui sont donnés dans une intuition parfaite et à ce titre purement intuitive.

1.2. La nature de la description

Il est cependant nécessaire de pénétrer plus avant la nature de cette opération de description qui est au coeur de la notion husserlienne de connaissance descriptive et se confond en fait avec elle. Or Husserl n'a cessé de prôner la description pure, de préciser certains aspects de sa méthodologie⁴, de signaler chemin faisant les différentes difficultés auxquelles elle se heurte, sans jamais pour autant fournir de développements qui se présentent expressément comme une théorie de la nature de la description. De sorte que la phénoménologie présente à première vue un aspect assez mal assuré. D'un côté elle affiche une originalité épistémologique forte — elle doit inaugurer le type de l'eidétique descriptive — mais d'un autre elle semble se dérober à la légitime exigence de fonder solidement cette originalité en précisant la nature de son élément le plus essentiel.

Il y a en fait à cela une raison profonde. En vertu de son intuitionnisme fondamental, et comme en témoigne clairement la *Recherche VI*, la description est en fait pour Husserl l'élément essentiel de la connaissance en général. Toute connaissance est donc pour lui en un certain sens descriptive, et la connaissance dite descriptive n'est rien d'autre, comme on l'a déjà montré, qu'une connaissance purement descriptive, et à ce titre d'ailleurs une forme parfaite de la connaissance. Ainsi les principes des eidétiques de type mathématique doivent-ils être immédiatement fondés sur l'intuition, et de ce fait être l'expression de données intuitives. Par ailleurs, toute la partie non descriptive de ces eidétiques peut en principe être transformée en connaissance intuitive, et par là devenir descriptive, car l'intuitionnisme radical de Husserl admet que toute affirmation vraie doit pouvoir être immédiatement fondée sur l'intuition.

Il en résulte que l'élucidation de la description ressortit en fait à la phénoménologie de la connaissance elle-même, et plus encore à

3 C'est par là notamment que la phénoménologie se distingue de la simple psychologie eidétique ou rationnelle.

4 Cf en particulier *Idées I*, section II, chap. 1 : *Considérations préliminaires de méthode*.

sa partie la plus centrale. S'il semble donc que Husserl ne développe pas de théorie approfondie de la nature de la description, c'est qu'en fait cette théorie se confond avec son épistémologie générale.

Et de fait, l'analyse de la description correspond assez précisément à l'analyse du remplissement lui-même, défini dans la *Recherche VI* comme un vécu complexe où fusionnent d'une part une intention de signification et d'autre part une intuition, et où l'objet se donne intuitivement tel qu'il est intentionné symboliquement. Plutôt qu'avec le remplissement lui-même, il serait à la vérité préférable d'identifier la description avec son opération inverse, à savoir celle de l'expression du donné. Tandis que remplir consiste en effet à intuitionner ce que l'on dit, décrire consiste à dire ce que l'on intuitionne. C'est d'ailleurs bien sur une analyse de l'expression ainsi entendue que s'ouvre la *Recherche VI* consacrée au remplissement, analyse qui se trouve en outre reprise aux paragraphes 124 à 127 du premier volume des *Idées*, où Husserl pose en outre le principe général⁵, et d'une importance capitale pour la possibilité de la phénoménologie, que le noyau noématique de tout vécu intentionnel est en principe exprimable. Il est clair que remplissement et description sont les deux faces d'un seul et même type de vécu, et c'est pour cette raison que Husserl, quoiqu'il insiste tantôt sur l'un tantôt sur l'autre, n'en donne pas de théorie séparée⁶.

Dans les termes de la théorie de 1913, un vécu de remplissement ou de description, considéré du point de vue statique, se caractérise pour l'essentiel de la manière suivante :

1°) C'est un vécu complexe composé d'un vécu intuitif et d'un vécu expressif au sens de la *Recherche I* ;

2°) La partie proprement vécue du vécu intuitif a pour corrélat un noème, qui comprend, comme tout noème, un noyau et un centre : le centre est l'objet (noématique) intentionné, et le noyau ou sens du noème est une partie de l'ensemble des déterminations qui sont attribuées à cet objet, et que l'on peut appeler les déterminations individualisantes ou matérielles (parce qu'elles sont le corrélat de la matière d'acte) ;

3°) Le vécu expressif est à son tour un vécu complexe dont la structure est exposée dans la *Recherche I* : il est composé d'un vécu intentionnel intuitif dont le noème est un noème de symbole linguistique ou d'expression (*Ausdruck*), et d'une intention de

5 Qui en fait figure déjà dans la *Recherche VI*.

6 Reprenant la terminologie de la *Recherche VI*, on pourrait dire qu'ils diffèrent essentiellement du point de vue dynamique mais non pas statique.

signification qui a pour corrélat un noème de contenu d'expression ou d'exprimé, et au sein duquel il convient de distinguer le référent et le sens (*Bedeutung*). Ce dernier comprend l'ensemble des déterminations attribuées au référent dans l'intention de signification. Le centre de ce noème correspond au référent, et le noyau à cette partie de la *Bedeutung* qui est composée des seules déterminations matérielles attribuées au référent.

4°) Les deux actes qui entrent dans la composition du vécu expressif présentent la caractéristique d'être intrinsèquement liés l'un avec l'autre de la façon suivante : l'intention de signification ne peut être mise en relation avec son propre noème qu'en se fondant sur le vécu intuitif et sur son corrélat noématique. De sorte que le propre du vécu expressif en tant que vécu complexe est de se mettre en relation intentionnelle avec un objet (le référent) au moyen d'un autre objet, à savoir le symbole. C'est un vécu intentionnel non intuitif ou aveugle en ceci précisément que l'objet intentionné dans l'intention de signification n'est pas atteint en personne ou directement, mais l'est nécessairement par le biais de cet autre objet qu'est le symbole et qui, quant à lui, est atteint directement et à ce titre est intuitionné.

5°) Outre qu'il est complexe, le vécu de remplissement est aussi une fusion au sens où il y a adéquation entre le noyau du noème de l'intention de signification — qui n'est elle-même qu'une composante du vécu expressif — et le noyau du noème du vécu intuitif⁷. Il importe de souligner que cette fusion n'entraîne pas la disparition des composants. Les deux actes donnent naissance à un acte différent et d'un degré supérieur de complexité dont ils sont les parties, mais ne disparaissent pas. Husserl insiste⁸ longuement sur le fait que, dans le corrélat global du vécu complexe de remplissement, il subsiste une *Bedeutung* et un référent au sens de la *Recherche I*, et par conséquent une intention de signification dans la partie noétique de ce vécu⁹.

7 Husserl écrit ainsi au paragraphe 126 des *Idées I* : «Du point de vue noétique, le terme "exprimer" doit désigner une couche particulière d'actes : tous les autres actes doivent s'y adapter, chacun à leur manière, et se fondre avec elle de façon remarquable : ainsi le sens noématique de l'acte, et par conséquent le rapport à l'objectivité qui réside dans ce sens, trouve son empreinte "conceptuelle" dans le moment noématique de l'exprimer. Un médium intentionnel spécifique s'offre à nous, dont le propre est par essence de refléter si l'on peut dire toute autre intentionnalité, quant à sa forme et à son contenu...»

8 Tant dans la *Recherche I* que dans la *Recherche VI*.

9 Ainsi écrit-il à propos de l'exemple de la perception : «La perception qui donne l'objet et l'énoncé qui le pense et l'exprime au moyen du jugement [...] doivent

La théorie de la connaissance descriptive repose donc directement sur une certaine conception non seulement de l'intuition, mais aussi de la signification, et tout particulièrement de la signification apophantique. Or par là même, elle repose aussi sur une certaine analyse logique. Husserl inscrit en effet sans ambiguïté sa théorie de la signification de la *Recherche I* dans une phénoménologie de la logique.

Logique et théorie de la connaissance ne sont toutefois pas à ses yeux deux disciplines séparées. Et ce, en particulier, parce que la phénoménologie de la logique ou logique transcendantale, constitue la partie centrale de la phénoménologie des vécus de connaissance. Les vécus logiques constituent en effet la classe essentielle des vécus grâce auxquels une connaissance rationnelle peut avoir lieu. Et parmi eux figurent les vécus de signification dans la mesure où ils servent à exprimer les vécus de jugements. La théorie de la connaissance descriptive n'est donc au fond que la phénoménologie des vécus de connaissance composés de vécus de signification apophantique fusionnés avec des vécus intuitifs, et dont le paradigme est ce que l'on appelle traditionnellement le jugement de perception.

Cette définition de la connaissance descriptive est-elle cependant suffisamment précise ? Husserl n'isole-t-il pas en effet une sous-classe de vécus de signification, et par conséquent aussi de signes linguistiques, spécifiquement descriptifs, différents par exemple des vécus de signification nominaux ou encore judicatifs ?

Husserl reste en fait pris, dans la lignée de Mill, dans ce que l'on a pu appeler une logique du nom [cf. notamment Fernando Gil 1971], c'est à dire une théorie de la signification qui fait de tous les termes de la proposition des noms, même s'il distingue différents types de noms ainsi que, de ces différents types, la proposition elle-même comme assemblage d'expressions nominales [cf. Husserl 1969b, V, § 34]. Dans son analyse générale du signe de la *Recherche I*, il emploie d'ailleurs de façon synonyme référer et nommer. Enfin, la théorie de l'intuition catégoriale de la *Recherche VI* se donne pour fin expresse d'étendre à l'ensemble des composants de la proposition l'analyse du remplissement qui a été dégagée sur le cas paradigmatique de ce qui, en grammaire traditionnelle, est catégorisé comme nom. Or tout nom possède, à l'exception peut-être des noms propres¹⁰, un sens et un référent, et, si ce référent a effectivement

être distingués, bien que, dans le cas présent du jugement perceptif, ils aient entre eux la relation la plus intime, qu'ils se trouvent dans le rapport du recouvrement, de l'unité de remplissement» [ibid., 36].

¹⁰La position de Husserl sur ce point, dans les *Recherches* du moins, est incertaine [cf. Husserl 1969b, I, § 16 et VI § 5].

l'être, est susceptible d'être rempli par une intuition et de devenir par là descriptif.

2. La critique russellienne du fondement logique de la théorie husserlienne de la connaissance descriptive

Or la réflexion développée en 1905 par Russell dans *De la dénotation* [Russell 1989b] contient une remise en cause directe de la théorie de la signification sur laquelle repose la conception husserlienne de la connaissance descriptive. Russell y adresse en effet à la distinction du sens et du dénoté (ou référent) différentes objections, dont la principale prend la forme de ce que l'on peut appeler l'argument de «l'inextricable enchevêtrement» [ibid., 12], et concerne en fait l'analyse du discours indirect. En vertu de cet argument, dont il est bien connu qu'il est lui-même passablement enchevêtré et dans le détail duquel il est impossible de rentrer ici, une théorie de la signification linguistique qui distingue au sein du contenu d'une expression entre un sens et un dénoté est tout d'abord contrainte, dans l'analyse des cas d'usage direct des expressions, de dédoubler la relation de dénotation, et de dire à la fois de l'expression et du sens qu'ils dénotent chacun le dénoté. Mais en outre, dans la mesure où une telle théorie admet qu'il ne peut y avoir de dénotation sans sens, elle doit introduire, dans les cas d'usage indirect des expressions, à la fois un sens indirect et une relation de dénotation entre ce sens indirect et le sens direct qui est devenu en ce cas le dénoté. Or aux yeux de Russell, ce sont là deux choses parfaitement obscures. De sorte qu'une théorie du sens et de la dénotation ne parvient pas selon lui à rendre intelligible le phénomène de la signification indirecte, et du même coup à rendre compte de sa propre possibilité. Posant en effet comme principe central l'affirmation que le sens d'un signe dénote une entité, elle est obligée dans sa formulation même de dénoter indirectement le sens.

La nouvelle analyse de la signification proposée par Russell s'oppose donc clairement, au moins au niveau de son intention, à celle de Husserl. La démonstration de la réalité de cette opposition ne peut être entreprise ici. Elle requiert en effet d'établir d'une part que la critique russellienne, qui de fait est dirigée contre la seule version fré géenne de la distinction du sens et du dénoté, atteint bien la version husserlienne¹¹, et d'autre part que le principe mis en cause ne se trouve pas subrepticement réinvesti dans la nouvelle théorie¹².

¹¹ J'ai tenté une telle démonstration [Roy 1995].

¹² Ce qui est rien moins qu'évident, ainsi qu'en témoigne expressément la fin du dernier chapitre de *Mysticism and Logic* [Russell 1974]. En dépit de la véritable

Aussi se contentera-t-on d'en faire la supposition et de reformuler en conséquence la question de départ de la manière suivante : les théories husserlienne et russellienne de la connaissance descriptive sont-elles incompatibles, et, dans l'hypothèse où les théories logiques de la signification sur lesquelles elles sont respectivement fondées le sont également, la première incompatibilité est-elle une conséquence de la seconde ?

Mais en quoi consiste au juste, au-delà de sa mise en cause de la distinction du sens et du dénoté, la théorie russellienne de 1905 ? Il est difficile d'en formuler le principe sans revenir très brièvement sur le contexte précis dans lequel elle est élaborée. Dans *De la dénotation*, Russell recherche en effet une nouvelle analyse de la signification d'une classe particulière d'expressions qu'il avait isolées en 1903 dans le chapitre V des *Principes des mathématiques*. Or cette classe d'expressions, baptisées du nom d'expressions dénotantes, sont aussi pour Russell des expressions descriptives [Russell 1989b, § 56], au sens où ce sont des expressions qui seules ont la capacité non pas simplement de nommer quelque chose, mais aussi d'exprimer des déterminations de cette chose. L'interprétation qu'il en avait donné en 1903 reposait de son propre aveu sur le recours à une forme de la distinction entre sens et dénoté, en vertu de laquelle ce qu'elles décrivent était compris comme leur dénoté ou référent, et la manière dont elles le décrivent comme leur sens, lui-même conçu comme une entité et appelé *denoting concept*. Au contraire, les expressions non descriptives, ou simples noms, étaient considérées comme pourvues uniquement d'un dénoté. Or Russell concevant par ailleurs à cette époque que le contenu de chacun des symboles qui figurent dans l'expression d'une proposition¹³ est un terme ou un constituant de cette proposition (principe de la complétude symbolique), la théorie de 1903 admettait de la sorte que les expressions non descriptives correspondaient à un terme simple de la proposition, et les expressions descriptives à un terme double, composé à la fois d'un sens et d'un dénoté.

Le principe de la nouvelle théorie de 1905 consiste fondamentalement à abandonner l'idée que ce que décrit une expression descriptive au sens de 1903 soit un terme de la

célébration dont elle a fait l'objet par les logiciens les plus éminents du XX^e, j'ai pour ma part acquis la conviction que Russell n'est jamais parvenu à résoudre le problème qu'il se proposait de résoudre par sa théorie de 1905. Quand on la considère scrupuleusement, il apparaît en effet que celle-ci ne fait que déplacer artificiellement les distinctions de 1903.

13 Le concept de proposition est ici pris au sens premier et fort qu'il possède chez Russell de contenu de jugement (cf. infra § 3).

proposition dans l'expression de laquelle elle figure. De ce fait, les expressions descriptives se trouvent en partie ramenées à des expressions non descriptives telles que celles-ci sont conçues dès 1903. Elles dénotent une ou plusieurs entités simples, qui sont des termes de la proposition dans l'expression de laquelle elles figurent, mais qui ne sont plus identiques à l'entité qu'elles décrivent, et qui se trouve quant à elle expulsée de la sorte hors de la proposition. Ces expressions continuent cependant à être descriptives en ce que ce sont les termes propositionnels simples qu'elles dénotent qui à leur tour décrivent, si elle existe, une entité qui cependant n'appartient plus désormais à la proposition¹⁴. Pour obtenir une telle interprétation des expressions descriptives, Russell estime enfin qu'il faut les traiter comme des symboles qui n'ont de définition que contextuelle, et donc abandonner le principe de la complétude symbolique.

Ainsi, dans la théorie de 1903, «l'auteur de Waverley» est une expression qui d'une part décrit Walter Scott d'une certaine manière, et d'autre part possède un sens et un dénoté¹⁵. Son dénoté est l'entité Walter Scott, et son sens le concept dénotant être-l'auteur-de-Waverley. Tous deux constituent ensemble un terme double des propositions dans l'expression desquelles figure l'expression «l'auteur de Waverley». Dans la théorie de 1905, Scott reste ce qui est décrit par «l'auteur de Waverley» : mais cette expression dénote désormais (et uniquement quand elle est associée à d'autres symboles) un ou plusieurs termes propositionnels qui sont simples et non pas doubles, et qui ne sont pas identiques avec Scott. Celui-ci n'est plus un élément de la partie de la proposition à laquelle correspond l'expression «l'auteur de Waverley» quand elle figure dans un énoncé propositionnel. Pourtant, quoiqu'il soit extérieur à une telle proposition, Scott est décrit par le ou les termes propositionnels simples que dénote l'expression «l'auteur de Waverley».

Considérée du point de vue de la théorie russellienne de 1905, l'erreur de la théorie de la signification sur laquelle repose la notion husserlienne de connaissance descriptive est donc triple : 1°) Husserl accorde un sens et un dénoté à toutes les expressions (ou presque) et ignore donc que seules certaines expressions ont la particularité d'être descriptives ; 2°) il méconnaît que cette particularité est

14 Et que je n'appellerai ici, afin d'éviter certaines complications, que l'objet décrit et jamais le dénoté ; contrairement bien sûr à Russell, mais de façon que je crois tout à fait légitime.

15 Bien que ce ne soit pas en ces termes, empruntés à l'article de 1905, que la théorie soit originellement formulée.

proprement symbolique et ne concerne pas leur rapport avec une intuition ; 3°) enfin, il ne voit pas non plus que pour celles qui sont descriptives, la distinction entre sens et dénoté est inadéquate et que ce qu'elles décrivent n'est pas un terme de la proposition dans laquelle elles figurent.

3. La théorie russellienne de la connaissance descriptive

C'est sur la base de ce concept logique et symbolique de description que Russell élabore un concept épistémologique de connaissance descriptive. Introduit en 1905 sous le nom de connaissance dénotante (*knowledge about*), c'est le chapitre V des *Problems of Philosophy*, qui reprend en large partie un article publié dans les *Proceedings of the Aristotelian Society* en 1910, qui en fournit l'analyse la plus précise.

La connaissance descriptive s'y trouve en premier lieu caractérisée par son objet, et à ce titre elle s'oppose comme une connaissance de chose (*thing*) à une connaissance de vérité (*truth*) [Russell 1978, 44]. Cette distinction correspond en réalité à une opposition entre la connaissance d'un fait («ce qui est le cas») au moyen d'une opération mentale de jugement, et la connaissance d'un objet au moyen d'une opération mentale dont Russell ne dégage pas la caractéristique générale. Une connaissance de vérité s'exprime en outre au moyen d'un énoncé qui a pour contenu de signification le contenu de jugement ou proposition que Russell jusqu'en 1913 distingue mal du fait lui-même.

Pour différentes qu'elles soient, connaissance de chose et connaissance de vérité sont étroitement liées. D'une part, nous connaissons des vérités à propos des choses (ou objets) que nous connaissons. Dans le chapitre V des *Problems*, Russell écrit par exemple que je peux juger — et donc énoncer — que la couleur que je vois, et dont j'ai par là même une connaissance de chose (en fait une connaissance par *acquaintance*), est marron, ou sombre..., et que de tels énoncés (*statements*) «nous font connaître des vérités à propos de la couleur»¹⁶. D'autre part, un fait n'est en réalité qu'un assemblage de choses¹⁷, et toute connaissance de fait englobe donc

16 Il ajoute : «Il serait imprudent de supposer que l'être humain ait en fait jamais une *acquaintance* avec une chose sans en même temps connaître une vérité à propos de cette chose» [Russell 1978, 46, ma traduction]. De telles connaissances de faits n'ajoutent cependant rien selon lui à la connaissance de la couleur que constitue ma perception de cette couleur ; elles ne font en quelque sorte que l'explicitier et l'exprimer.

17 En prenant la notion dans un sens très large.

des connaissances des choses qui entrent dans la composition de ce fait.

La connaissance descriptive se trouve en second lieu caractérisée par son instrument, et à ce titre elle s'oppose, au sein des connaissances de choses, à la connaissance par *acquaintance* ou intuition. Cette opposition est en fait asymétrique puisque l'*acquaintance* est un phénomène mental, et une description une espèce d'expression linguistique (de mot), et du même coup de terme propositionnel.

Cette asymétrie s'explique probablement par les rapports que la connaissance par description entretient avec la connaissance de fait. Tandis en effet que la connaissance par *acquaintance* est «logiquement indépendante de la connaissance de vérités» [Russell 1978, 46, ma traduction], la connaissance par description «implique (*involves*) toujours des connaissances de vérités» [ibid.]. Et notamment en ceci qu'il ne peut y avoir de connaissance par description qu'au sein d'une connaissance de fait.

Aussi semble-t-il légitime de caractériser en réalité la connaissance descriptive russellienne comme une connaissance de fait dont l'énoncé contient une expression descriptive, ou encore, dans la composition de laquelle entre une connaissance par description. Et en tant que telle, elle s'oppose avant tout en fait non pas à une connaissance par *acquaintance*, mais à une connaissance de fait dont l'énoncé ne contient pas d'expression descriptive.

Cette caractérisation demeure toutefois insuffisante. D'une part en effet le concept russellien de connaissance descriptive s'applique prioritairement aux connaissances de vérités dont l'énoncé comprend des expressions descriptives dites définies, c'est à dire décrivant un objet singulier. Tant en 1910 qu'en 1912, Russell insiste sur le fait que dans l'expression de connaissance descriptive (*descriptive knowledge*), ou de connaissance par description, la notion de description est à entendre au sens de description définie.

D'autre part, le concept russellien concerne non moins prioritairement la connaissance obtenue par simple description définie, c'est à dire encore ce que Russell appelle la connaissance «purement descriptive»¹⁸. Il est donc implicitement opposé à celui d'une connaissance qui serait descriptive sans être purement descriptive. La condition que doit en fait remplir une connaissance descriptive pour être pure est simplement, selon Russell, que nous ignorions que ce que nous connaissons par description est identique

¹⁸ "merely descriptive".

à ce que nous connaissons aussi éventuellement par *acquaintance*. Ce qui revient à dire que nous ne devons pas avoir de connaissance de vérité du type «*a* est le ceci et cela», où ce que désigne le nom *a* est connu par *acquaintance*, et où il est identique à ce que décrit l'expression descriptive définie «le ceci et cela»¹⁹. Mais il convient de préciser aussitôt que c'est là une condition minimale, et que le cas paradigmatique de la connaissance purement descriptive est pour Russell celui où nous ne *pouvons* pas avoir de connaissance par *acquaintance* de ce que nous pouvons connaître par description.

Il apparaît donc que le concept ainsi délimité avec précision de connaissance descriptive sur lequel Russell focalise son attention en 1910/1912 n'est pas le seul type de connaissance descriptive qu'admet son épistémologie. Celle-ci reconnaît aussi l'existence à la fois d'une connaissance descriptive par description ambiguë, et d'une connaissance descriptive par description ambiguë ou définie qui n'est pas purement descriptive, et que l'on dira par commodité impure.

Toutefois la caractéristique épistémologique la plus essentielle de la connaissance purement descriptive (par quoi on entendra désormais la connaissance par description définie satisfaisant au critère de pureté rappelé ci-dessus) n'est pas encore apparue. Elle découle directement de la combinaison de la spécificité de l'expression descriptive et d'un principe fondamental de la théorie de la connaissance russellienne selon lequel la relation de compréhension, c'est à dire la relation entre le sujet et la proposition qui est signifiée par un énoncé propositionnel, est une relation d'intuition ou d'*acquaintance* : «Toute proposition que nous pouvons comprendre doit être composée entièrement de constituants avec lesquels nous avons une relation d'*acquaintance*» [Russell 1978, 58, ma traduction]. Ce que Russell paraphrase en ces termes : «Nous devons attacher un sens aux mots que nous utilisons pour que ce que nous disons soit sensé et ne se réduise pas à un simple bruit ; et le sens que nous attachons à nos mots doit être quelque chose dont nous ayons une *acquaintance*» [ibid.]²⁰. Or ce qui est décrit par une

19 «Nous disons que nous avons une connaissance purement descriptive d'un ceci et cela [...], quoique nous puissions avoir une *acquaintance* avec l'objet qui se trouve en fait être ce ceci et cela, à condition que nous ne connaissions aucune vérité du type «*a* est le ceci et cela», où *a* est une chose avec laquelle nous avons une *acquaintance*» [Russell 1974, 156 (ma traduction)]

20 Dans l'article de 1910, le principe est en fait présenté comme un principe de compréhension au sens non symbolique du terme, c'est à dire comme un principe de la saisie d'un contenu de jugement indépendamment de tout rapport avec l'expression de ce jugement : «Partout où figure une relation de jugement

expression descriptive n'étant pas un constituant ou terme de la proposition, ce n'est pas quelque chose avec lequel le sujet a une relation d'*acquaintance* lorsqu'il comprend un énoncé propositionnel dans lequel figure cette expression descriptive. Le propre de la connaissance purement descriptive, dans la perspective russellienne, est donc d'être une connaissance foncièrement non intuitive, en ce sens que le sujet a alors une connaissance non intuitive de ce qui est décrit, bien qu'il ait une connaissance intuitive de ce qui le décrit. De plus, il importe de souligner que toute espèce de connaissance descriptive est en ce sens non intuitive. Certes, dans les connaissances qui ne sont pas purement descriptives, du type «*a* est ceci et cela», nous nous rapportons à la fois intuitivement et non intuitivement à ce qui est décrit. Mais c'est parce que le même objet est en même temps un terme propositionnel dénoté par un simple nom, *a*, et un élément décrit au moyen de l'expression «le ceci et cela», et à ce titre un élément extérieur à la proposition. En d'autres termes, même au sein d'une connaissance qui n'est pas purement descriptive, en tant qu'il est décrit, un objet n'est pas intuitionné.

Comme chez Husserl, la théorie de la connaissance descriptive russellienne fait donc bien appel directement à une analyse de la signification. Mais celle-ci relève-t-elle aussi de la logique ? L'attitude russellienne est à cet égard beaucoup plus complexe que celle de Husserl. On peut cependant admettre sans trop de difficulté que, dans les années 1910-1913, Russell répond par l'affirmative à cette question. Aussi le véritable problème est-il bien plutôt de déterminer la nature exacte de la relation que cette analyse logique de la signification entretient avec la théorie générale de la connaissance. Or la position du logicisme russellien, contrairement aux apparences, n'est pas sur ce point foncièrement différente de celle de l'husserlianisme. Le domaine de l'analyse logique et celui de l'épistémologie se recouvrent largement pour Russell, au point que dans l'un des textes où il a le plus clairement posé la question de leurs rapports, il écrit : « Il semble impossible d'assigner à la théorie de la connaissance une province distincte de celle de la logique et de la psychologie » [Russell 1984, vol. 7, chap. 4]²¹.

ou de supposition, les termes avec lesquels l'esprit qui juge ou suppose est relié par l'une ou l'autre d'entre elles doivent être des termes avec lesquels cet esprit a une *acquaintance*».

21 Sur ce problème au demeurant fort complexe, qu'on me permette de renvoyer aux analyses que j'ai proposées dans «L'arbre russellien de la philosophie» [Roy, à paraître].

4. Le problème de la compatibilité des deux théories de la connaissance descriptive

De l'ensemble de ces analyses se dégagent trois conclusions principales.

Il apparaît en premier lieu que, prises dans leur sens pur, les notions husserlienne et russellienne de connaissance descriptive s'opposent en effet profondément. Saturée d'intuition, la connaissance purement descriptive husserlienne est bien l'inverse de la connaissance purement descriptive russellienne qui en est au contraire fondamentalement privée, même si elle s'appuie sur une connaissance intuitive, à savoir celle des termes propositionnels qui décrivent. La connaissance purement descriptive russellienne possède ce caractère indirect qui est pour Husserl la marque même du rapport symbolique, et par voie de conséquence non intuitif, à l'objet. En ce sens les deux concepts sont effectivement incompatibles. Ce qui est connu de façon purement descriptive au sens husserlien ne peut être en même temps connu de façon purement descriptive au sens russellien.

Cette opposition porte très précisément sur la nature du mode de justification de la connaissance en question : tandis que la connaissance descriptive bénéficie pour Husserl d'un fondement intuitif immédiat, elle en est dépourvue selon Russell. Il est essentiel de souligner en outre que les deux philosophes accordent un rôle différent à ce mode de justification dans la détermination de l'essence de la connaissance descriptive. Le propre de cette dernière réside en effet aux yeux de Husserl dans le fait même d'être doté d'une justification intuitive immédiate. Ce qui est dénoté en elle n'est considéré comme décrit que pour autant qu'il est intuitionné de façon immédiate. L'absence de justification intuitive immédiate ne caractérise au contraire pour Russell que la pureté d'une connaissance descriptive et non pas son caractère descriptif, puisqu'il existe des connaissances descriptives impures. Celui-ci provient du recours à une certaine classe de signes linguistiques dans l'expression de la connaissance. C'est-à-dire que, tandis que la théorie de la signification sur laquelle elle est fondée est essentielle à la spécificité de la connaissance descriptive russellienne, ce n'est pas le cas pour la connaissance descriptive husserlienne.

En second lieu, si les deux théories de la connaissance descriptive sont bien fondées sur des théories logiques de la signification différentes, rien ne permet cependant d'affirmer que leur opposition est une conséquence de l'opposition logique que recouvre éventuellement cette différence, et qui, une fois encore, porte sur les trois points essentiels suivants : 1°) tout signe

linguistique husserlien a un sens et un dénoté, tandis que tout signe russellien n'a qu'un dénoté ; 2°) le dénoté de tout signe husserlien se transforme en une entité décrite quand il devient l'objet d'une intuition fusionnant avec le vécu de signification dont il est le corrélat, tandis que les dénotés d'une certaine classe d'expressions linguistiques et les entités que seules elles permettent de décrire sont toujours différents selon la théorie russellienne ; 3°) le dénoté husserlien n'est jamais intuitionné en tant qu'il est dénoté, tandis que le dénoté russellien est toujours intuitionné en tant qu'il est dénoté. Car de ce qui ressemble bien à une triple opposition sur des points cruciaux de l'analyse de la composante significative de la connaissance descriptive, il ne suit aucunement qu'il doive exister une opposition au niveau du fondement ou mode de justification de cette connaissance. La meilleure preuve en est que la théorie des descriptions est liée chez Russell à une connaissance descriptive pure aussi bien qu'impure (et donc intuitive). Et que chez Husserl la connaissance qui n'est pas immédiatement fondée dans l'intuition, et qui à ce titre n'est pas descriptive, repose sur la même analyse de la signification que celle qui l'est. Par là Husserl et Russell font eux-mêmes apparaître que leur théorie logique de la signification est compatible avec des décisions différentes quant au fondement de la connaissance que celle qu'ils adoptent dans le cas de la connaissance purement descriptive. Et du même coup, que cette décision obéit à des raisons qui ne concernent en fait que le pouvoir de l'intuition.

Dès lors, il semble en troisième lieu que la théorie husserlienne de la connaissance descriptive, et par là le projet phénoménologique tout entier, doive offrir une certaine invulnérabilité à la théorie russellienne des descriptions. La question de la justification de la connaissance descriptive étant indépendante de celle de la nature de sa composante symbolique, l'hypothèse que Russell ait effectivement raison contre Husserl sur la seconde n'implique en effet nullement que ce qui fait l'essence même de la connaissance descriptive aux yeux de Husserl, à savoir la justification immédiate par l'intuition, soit *ipso facto* remis en cause. En d'autres termes, si sa spécificité dépend bien essentiellement d'une théorie de la justification et, dans la mesure où cette théorie est en elle-même indépendante de l'analyse logique de la signification, la connaissance descriptive husserlienne peut apparemment résister à toute modification de cette dernière.

Cela ne signifie certes pas que la conception husserlienne de la connaissance descriptive ne doive pas subir d'importantes modifications s'il faut la reconstruire sur la base de la théorie russellienne de la signification. Sans quoi elle ne serait pas fondée sur une théorie de la signification, ou celle-ci ne serait pas opposée à celle de Russell. Et ces modifications sont d'autant plus importantes

que la théorie générale de l'intentionnalité de Husserl, et de ce fait celle de l'intuition également, reposent explicitement sur une généralisation de la distinction entre le sens et la dénotation. Mais elle n'est pas pour autant, semble-t-il, menacée dans son essence.

Imaginons ainsi que Husserl se soit persuadé de la justesse de l'analyse de la théorie russellienne de la signification, et qu'il soit parvenu en conséquence — ce qui est en fait impossible (cf paragraphes suivants) — à transformer toute connaissance qu'il appelait descriptive en une connaissance par description définie. L'opposition entre Husserl et Russell relativement à la connaissance purement descriptive n'aurait nullement disparu pour autant et devrait simplement se reformuler en termes russelliens. Pour Husserl toute connaissance descriptive serait en effet une connaissance par description impure. Celui-ci ne saurait en effet admettre qu'une connaissance ne puisse pas, en principe, être immédiatement justifiable par l'intuition, même si les sciences axiomatiques se contentent *de facto* d'une justification intuitive médiate. Au contraire, la finalité même de l'introduction par Russell de la catégorie générale de connaissance par description est de ménager, sous la forme de la connaissance purement descriptive, une place dans son épistémologie à une connaissance qui soit au delà de toute justification intuitive immédiate possible. C'est bien là le cœur de l'incompatibilité entre les deux conceptions de la connaissance purement descriptive ; or ce point d'opposition relève uniquement d'une théorie des pouvoirs de l'intuition humaine et est invulnérable à toute modification au niveau de la théorie logique de la signification.

Cette troisième conclusion repose cependant sur l'hypothèse, suggérée par la manière dont Husserl lui-même distingue la connaissance descriptive de la connaissance non-descriptive, que rien d'essentiel au caractère descriptif de la connaissance descriptive husserlienne ne se trouve également contenu dans la théorie de la signification à laquelle elle est liée. Mais si tel n'est pas le cas, et si l'analyse russellienne de la signification ne contient pas d'équivalent, alors la conception husserlienne de la connaissance descriptive est bien menacée, en partie au moins, par la nécessité de se conformer à cette analyse, au cas — une fois encore — où celle-ci est vraie et effectivement incompatible avec celle de Husserl.

Or c'est bien là ce que semble indiquer une esquisse de transposition de la connaissance descriptive husserlienne dans les catégories de la connaissance intuitive russellienne.

Les deux principales espèces de cette connaissance intuitive sont la connaissance immédiate de vérités, c'est à dire la connaissance de vérités dont tous les éléments sont connus par

acquaintance, et la connaissance par description impure — au sens précédemment défini. C'est à l'évidence de la seconde que se rapproche le plus étroitement la connaissance descriptive husserlienne. D'une part le dénoté y joue à l'égard de l'objet décrit le même rôle que le sens à l'égard du dénoté chez Husserl : il permet d'exprimer un certain nombre de ses déterminations. D'autre part, dans chacune des deux théories, l'objet décrit est intuitionné. Deux différences majeures les séparent toutefois. Il est inacceptable en premier lieu pour Husserl de faire de la compréhension elle-même une intuition, et par conséquent d'admettre que le dénoté (par opposition, une fois encore, au décrit) d'une expression descriptive russellienne soit intuitionné en tant qu'il est dénoté. C'est là une thèse que Husserl dénonce longuement dans les *Recherches V et VI*. En second lieu, la connaissance descriptive husserlienne fait appel à des expressions qui n'appartiennent pas à la classe limitée des expressions descriptives dont l'usage est essentiel à la connaissance descriptive russellienne. Aussi une partie de la connaissance descriptive husserlienne doit-elle nécessairement correspondre à la catégorie russellienne de la connaissance immédiate de vérités. Or la définition de cette espèce de connaissance repose à nouveau, du point de vue de la théorie husserlienne, sur une confusion entre intuition et signification, puisqu'elle admet encore que le dénoté est intuitionné en tant qu'il est dénoté et non pas en vertu d'un acte mental séparé qui fusionne avec celui de la signification. Mais surtout, il est fort improbable que cette connaissance puisse être considérée comme descriptive du point de vue husserlien dans la mesure où son énoncé est composé d'expressions qui nomment en quelque sorte directement un fait sans rien énoncer des propriétés des éléments qui le composent. Dans la connaissance immédiate de vérités russellienne, à la différence de la connaissance descriptive impure, rien ne semble en effet pouvoir jouer le rôle détenu par le sens dans la connaissance descriptive husserlienne. Et du même coup il apparaît qu'une certaine caractéristique de la signification, et non pas la seule justification par l'intuition immédiate, est également essentielle à la connaissance descriptive husserlienne. En d'autres termes, si toute connaissance descriptive doit être intuitive pour Husserl, toute espèce de connaissance intuitive possible n'est pas pour lui une connaissance descriptive. De sorte que, chez Husserl comme chez Russell, non seulement la conception de la connaissance descriptive est fondée sur une certaine théorie de la signification, mais en outre quelque chose de cette dernière, en l'occurrence le sens, est essentiel à son caractère descriptif.

Par voie de conséquence, il semble que toute tentative d'introduire l'analyse russellienne de la signification dans la théorie husserlienne de la connaissance contraigne à ne plus pouvoir

considérer comme descriptive cette partie de la connaissance descriptive husserlienne qui est la plus proche de la connaissance immédiate de vérités par *acquaintance* russellienne, parce que, bien que cette dernière soit intuitive comme la connaissance descriptive husserlienne, ses énoncés font appel à des types d'expressions qui ne possèdent pas une caractéristique en fait essentielle à la connaissance descriptive telle que la conçoit Husserl. La théorie russellienne de la signification, si elle est juste, semble donc bien pour finir menacer partiellement la théorie husserlienne de la connaissance descriptive, et de ce fait le projet phénoménologique lui-même.

Mais cette incompatibilité, et c'est là le point le plus important sans doute, ne doit rien à cette partie de la théorie de la signification russellienne qu'est la théorie des descriptions. Au contraire, la partie de la connaissance descriptive husserlienne qui est transposable dans l'épistémologie russellienne l'est grâce à la théorie des descriptions, et en dépit de la critique de la distinction du sens et de la dénotation dont elle est solidaire. Ce qui fait obstacle dans la théorie russellienne de la signification n'est pas *stricto sensu* la manière dont Russell conçoit les descriptions, mais le fait que toute expression ne soit pas considérée comme une description. Mais ce n'est pas là une innovation de la théorie de 1905. Plus encore, la théorie de 1905 a pour effet de réduire chez Russell le nombre des expressions non descriptives, au point que celui-ci déclare dans les *Conférences sur l'atomisme logique* : «Les seuls mots qu'on utilise comme noms, au sens logique du terme, sont des mots comme "ceci" ou "cela"» [Russell 1989, 360].

Aussi, si l'on ne peut conclure que la conception husserlienne de la théorie descriptive, et par là la phénoménologie, est invulnérable à la théorie russellienne de la signification, il semble que l'on soit autorisé cependant à la considérer comme invulnérable à la théorie russellienne des descriptions. Or une telle conclusion, si elle est vraie, n'est pas triviale.

Bibliographie

Husserl, Edmund

- 1960 *Idées directrices pour une phénoménologie*, tome 1, tr. fr. Paul Ricoeur, Paris : Gallimard.
- 1969a *Prolégomènes à une logique pure*, tr. fr. de H. Elie, A. Kelkel et R. Scherrer, Paris : PUF.
- 1969b *Recherches Logiques*, tr. fr. de H. Elie, A. Kelkel et R. Scherrer, Paris : PUF.

Intuition et description

- 1993 *Idées directrices pour une phénoménologie*, tome 3, tr. fr. Dorian Tiffeneau, Paris : PUF.
- Fernando Gil
- 1971 *La logique du nom*, L'Herne.
- Roy, Jean-Michel
- 1995 Comment peut-on parler du sens ? Russell critique de Husserl, *Phénoménologie, signification et philosophie analytique*, Etudes Philosophiques, 1, 65-90.
- A paraître L'arbre russellien de la philosophie: logique et épistémologie dans l'atomisme logique, *Logique et Epistémologie*, F. Grandjean ed., éditions du CNDP.
- Russell, Bertrand
- 1914 *Our Knowledge of the External World*, La Salle : Open Court (tr. fr. de Ph. Devaux, *La méthode scientifique en philosophie*, Paris : Payot, 1969).
- 1974 *Mysticism and Logic*, Unwin Books.
- 1978 *The Problems of Philosophy*, Oxford : Oxford University Press (tr. fr. de F. Rivenc, *Les Problèmes de la philosophie*, Payot, 1990).
- 1984 *Theory of Knowledge: the 1913 Manuscript, The Collected Papers*, Volume 7, London : Allen and Unwin.
- 1989a *Ecrits de logique philosophique*, tr. fr. de J.-M. Roy, Paris : PUF.
- 1989b De la dénotation, in [1989a]